

Elmar Tophoven

La traduction transparente

Le passage d'une expression à une autre, le travail de transmutation¹ qui s'accomplit surtout dans la tête, la représentation de ces procédures subtiles est ce que l'on peut appeler la « traduction transparente ».

Dans son fameux exposé au Collège de France sur l'enseignement de la poésie, Paul Valéry regrettait déjà, voici cinquante ans, que cette rigueur qui s'applique à la critique de textes littéraires et à leur interprétation philologique ne se rencontre que rarement dans l'analyse des phénomènes positifs que sont la production et la consommation des œuvres de l'esprit. Valéry expliquait l'absence de cette recherche, généralement considérée comme superflue, par cette opinion fort répandue « qu'une plume, un cahier de papier, en y ajoutant quelque don naturel » suffisaient à faire un écrivain. Mais ceci n'était le sentiment ni des Anciens ni des plus illustres auteurs français.

Ce que Valéry applique aux écrivains vaut dans une certaine mesure pour les traducteurs. Beaucoup de gens sont prêts à croire qu'un texte en langue étrangère, un bon dictionnaire, peut-être aussi un peu de talent suffisent à faire un traducteur littéraire. On sait qu'il n'en va pas ainsi. Mais le nombre des traducteurs ou traductrices qui, dans leur travail, se reposent, de façon plus ou moins justifiée, sur des automatismes acquis, est assurément très supérieur à celui de leurs collègues « éclairés », pourrions-nous dire, qui

Extraits d'une conférence prononcée en 1987 à Berlin, à l'occasion d'une « Rencontre entre germanistes allemands et français ». Le texte a paru dans *Deutsch-französisches Germanistentreffen in Berlin 1987. Dokumentation der Tagungsbeiträge*, DAAD, Bonn, 1988, pp. 179-194.

(1) En français dans le texte (N.d.T.).

n'ignorent pas qu'un « grand frère » électronique veille sur eux et qui sont prêts à relever sportivement le défi informatique.

Cette minorité prêtera un œil et une oreille sans cesse plus attentifs à ce que la littérature utilise pour son développement, par exemple, pour suivre de nouveau Valéry, à « ces qualités sonores et ces possibilités rythmiques du langage parlé que l'on néglige dans la conversation courante » ou à ces effets accrus « que peuvent produire le rapprochement de certaines expressions ou leur opposition », de même qu'à ces contractions ou transformations qui suscitent dans l'esprit des images plus vives que celles qui lui suffisent pour comprendre le langage de tous les jours. C'est le domaine des figures que l'on appelait jadis « de rhétorique », nous dit Valéry, regrettant que l'enseignement n'attache plus d'importance à cette rhétorique, « la formation de figures du langage étant inséparable de l'évolution même de la langue ». L'écrivain qui use abondamment de ces figures retrouve « en lui-même le langage à l'état naissant ». Le traducteur sera un témoin et un médiateur d'autant plus crédible de ces processus de création linguistique qu'il saura, grâce à sa sensibilité et à son attention, les reconnaître, en prendre nette conscience et les transposer.

Lorsque, à l'automne de 1969, je demandai au traducteur de « La jeune Parque » de Paul Valéry de conserver non seulement les étapes préparatoires de ses traductions, mais aussi les débuts ou les brouillons de ses propres poèmes, afin que les formes antérieures pussent aider à une compréhension plus profonde des versions définitives, Paul Celan me répondit qu'il préférerait éviter de réduire la vie propre de ses créations en apportant une aide de ce genre à leur interprétation. Si l'on voulait néanmoins se faire une idée de la richesse des registres de Paul Celan comme traducteur – même sans disposer de ses notes de travail – on pourrait comparer aux originaux ses traductions allemandes de prose française. Il suffit d'un coup d'œil à la première phrase du roman de Simenon, *Maigret à l'école* :

« Il y a des images qu'on enregistre inconsciemment, avec la minutie d'un appareil photographique, et il arrive que plus tard, quand on les retrouve dans sa mémoire, on se creuse la tête pour savoir où on les a vues. »

La traduction de Paul Celan est la suivante :

« Es gibt Eindrücke, die man unbewußt mit der Präzision eines fotografischen Apparates verzeichnet, und später kann es dann vorkommen, daß sie unvermutet in der Erinnerung auftauchen und man sich den Kopf zerbricht, um herauszubekommen, woher sie eigentlich stammen. »

On en est réduit aux hypothèses lorsqu'on cherche à déterminer les arguments qui ont conduit à certaines décisions du traducteur. Par exemple, quelles sont les raisons qui l'ont fait traduire « Il y a des images » par « Es gibt Eindrücke » (il y a des impressions) ou « minutie » par « Präzision » ; « il arrive que plus tard » devient « später kann es dann vorkommen » (plus tard, il peut alors se produire) et « quand on les retrouve dans sa mémoire » est rendu par « daß sie unvermutet in der Erinnerung auftauchen » (qu'elles surgissent à l'improviste dans le souvenir). Celan ne justifie-t-il pas ainsi une marge de liberté, une « tolérance » pour le traducteur de ses propres poèmes ? Mais il est un enseignement que l'on peut tirer avec certitude de ce petit bout de phrase : c'est qu'il est possible d'éviter la répétition du pronom indéfini « man » (« on »). À propos des images (Bilder), ou Eindrücke (impressions) le texte français dit : « ...il arrive que plus tard, quand *on* les retrouve dans sa mémoire, *on* se creuse la tête pour savoir où *on* les a vues... » Le texte allemand est : « ...und später kann es dann vorkommen, daß sie unvermutet in der Erinnerung auftauchen, und *man* sich den Kopf zerbricht, um herauszubekommen, woher sie eigentlich stammen. » (et plus tard, il peut alors se produire qu'elles surgissent à l'improviste dans le souvenir et que l'on se creuse la tête pour découvrir d'où elles viennent au juste. » (Cet exemple pourrait figurer dans un fichier sous la rubrique « on » ou « man »).

Sans doute presque tous les traducteurs qui lisent attentivement un original à traduire éprouvent-ils, en prenant une connaissance intuitive d'une constellation textuelle inhabituelle et peut-être riche de sens, des « impressions » qu'ils enregistrent aussitôt avec la précision d'un « appareil photographique » ; mais ces vues ne sont que trop souvent « inconscientes », trop fugitives, de sorte que l'enseignement qu'ils en tirent ne se fixe guère, bien qu'il puisse arriver plus tard qu'elles « ressurgissent à l'improviste dans le souvenir ».

Pour conserver en mémoire des données poétologiques, il faut, écrivait Paul Valéry, « de l'observation personnelle et même de l'introspection ». José Ortega y Gasset, dans son essai intitulé *Miseria y Esplendor de la Traducción* mettait en garde le lecteur contre le fait de prendre la traduction pour une opération magique grâce à laquelle un texte écrit dans une langue réapparaissait comme par mégarde dans une autre. « Alors, nous serions perdus ! » Il rappelait aussi, comme vous le savez, que la traduction était un chemin conduisant vers l'œuvre. Et les traces qui demeurent sur les différents sentiers empruntés selon la langue d'arrivée, l'époque ou le tempérament du traducteur, ces traces qui révèlent si souvent la recherche de correspondances plus

ou moins neuves, plus ou moins valables, ont acquis une valeur nouvelle à notre âge de la mémoire électronique.

La fixation de ces traces aiderait à libérer les traducteurs littéraires tant de l'opprobre du faux-monnayeur que de l'aura du sourcier. Elle arracherait la majorité silencieuse des isolés à leur incapacité de parole et leur octroierait un droit d'intervention accru en leur permettant de se découvrir eux-mêmes.

L'essor de la linguistique dans les années 1950 et l'expansion quasi explosive de l'informatique qui est encore loin d'être achevée ont déjà tiré maints reclus de leur cabinet de travail. Un petit groupe de traducteurs français et allemands s'est réuni pour la première fois en 1970 dans un village situé entre Versailles et Rambouillet. Souhaitant renouveler de telles rencontres sans créer pour autant une association en forme, on se servit d'un « malentendu créateur » afin d'exorciser d'emblée le démon de « Vereinsmeierei ».

Le dictionnaire Duden donne l'explication suivante de ce terme : « (langue populaire, péjoratif) : le fait de prendre exagérément au sérieux une ou plusieurs activités associatives. » Le mot fut un jour traduit en français de façon tout à fait erronée par « laiterie coopérative »². Les discussions sur les formes nouvelles de collaboration entre traducteurs devant produire quelque chose, le club se donna le nom de « Laiterie coopérative ».

Les rencontres entre ces traducteurs vers une langue ou vers l'autre furent surtout l'occasion d'évoquer les difficultés de compréhension au niveau de la langue de départ. Un jour, par exemple, Bernard Kreiss qui traduisait alors *Schach von Wutenow*, du romancier Fontane, demanda ce que pouvait bien signifier des « Pontaknasen ». Au chapitre 15 du roman, il est en effet question de « colonels et de rittmeisters, tous très pieusement décédés et tous dotés d'un *pontaknase* (*nez au pontac*) ». Notre collègue, qui habitait dans le Larzac, n'avait malheureusement pas sous la main le Grand Dictionnaire de Conversation Meyer du début du siècle, dans lequel on pouvait lire : « Pontac (prononcer pongtack), au XVIII^e siècle, nom usuel en Allemagne des vins de Bordeaux, d'après le patronyme d'une famille de Pontac, qui possédait de grands vignobles dans le Médoc. »

Grâce aux efforts accomplis par des centaines de traducteurs de langues allemande ou étrangères participant au colloque d'Esslingen, qui se réunit

(2) Le terme de *Meierei* peut en effet avoir le sens de métairie, d'exploitation laitière, mais aussi, comme dans le cas présent, le sens de marotte, manie, toquade, etc.

chaque année depuis 1968, des procédures de travail ont été établies pour faciliter l'échange d'expérience entre traducteurs et la communication de trouvailles non encore lexicalisées.

L'une des raisons qui ont conduit à tenter une forme pratique de « traduction transparente » était le souhait de remplir les conditions qui permettraient aux traducteurs eux-mêmes d'échanger leurs expériences, une étroite collaboration entre traducteurs et auteurs, comme l'ont réalisée par exemple de façon idéale Peter Handke et Georges-Arthur Goldschmidt à Paris, celle-ci demeurant, hélas, l'exception.

C'était aussi la possibilité d'ajouter aux analyses rétrospectives habituelles reposant sur la comparaison par de tierces personnes d'un original et de sa traduction, des procès-verbaux de travail de première main incluant des vues prospectives. Car dans le système de critique rétrospective, celui qui juge de l'extérieur en est réduit à un relevé des erreurs, les réflexions et les arguments qui ont pu conduire à une solution appropriée ne pouvant plus qu'être supposés ou devinés, tandis que dans l'autre procédure prospective, celle que je nomme traduction transparente, des observations *ad hoc*, plus ou moins éclairantes quant aux difficultés à résoudre, peuvent être notées sur le champ et fournir des indications plus fiables, y compris sur des processus de transposition qui apparaissent réussis.

La traduction transparente permet de mieux appréhender (et de rendre ainsi disponibles) une plus grande part des processus d'acquisition qu'exige nécessairement chaque texte original. Il est vrai que les problèmes de traduction sont le plus souvent résolus intuitivement, c'est-à-dire grâce à « une intuition immédiate sans reconnaissance scientifique ». Mais, selon Bergson, une action créatrice « est d'autant plus parfaite que l'on réfléchit de façon plus rationnelle à ce qu'on fait ».

Bien des traducteurs, peu de temps après avoir achevé un travail, ont beaucoup de mal à reconstituer (si même ils y parviennent) leurs propres processus de décision, qui sont la part vraiment personnelle de leur tâche, en comparant les états successifs de leur texte. Mais comme on rencontre souvent, en traduisant des textes littéraires, des endroits difficiles dont on ne peut venir à bout qu'au prix de longues réflexions, on ne perdrait guère de temps à utiliser ces interruptions du flux créateur pour noter rapidement et fixer ainsi pour la mémoire les observations faites au passage.

Comme on faisait observer à Bernard Kreiss les nombreuses difficultés, tenant à l'époque ou à la couleur locale, que présentait la traduction du

roman de Kempowski *Tadellöser und Wolf*, il répondit qu'il appliquerait la méthode de la traduction transparente et qu'à la fin de l'opération, il saurait du moins ainsi, même si la publication se faisait attendre, ce qu'il avait appris au cours de son travail. Si la procédure que nous recommandons a vu, dans ce cas particulier, son importance reconnue pour la sensibilisation littéraire du traducteur lui-même, une plus grande transparence des procédés de transposition doit aussi contribuer à combler le fossé qui sépare théorie et pratique en matière de traduction.

Au cours des années 1970, nombre de traducteurs littéraires de la RFA ont expérimenté cette méthode. Des « microprocessus » notés sur des milliers de fiches forment aujourd'hui la matière d'un « manuel de la traduction », tel que le souhaitait en 1969 un autre des parrains du Collège, le professeur Mario Wandruszka. (Au début, les résultats de cette auto-observation étaient rassemblés dans des classeurs de pages volantes.)

On souhaitait alors un « Colloque des traducteurs d'Esslingen » permanent. À Paris, en 1972, au cours d'une soirée de la SFT, on fit le plus grand éloge de « l'École de Tolède ». Rodolphe de Bruges, Hermann de Carinthie, Platon de Tivoli et bien d'autres ont travaillé dans cette ville, à l'instigation d'un clunisien, Don Raimundo, à restituer en latin des textes arabes avec l'aide de Juifs de Tolède qui traduisaient oralement les documents dans le castillan de l'époque. Ainsi des sources grecques ont-elles été à nouveau rendues fécondes pour l'Occident. Nous fûmes intéressés par cet exemple enthousiasmant : Tolède, lieu de tolérance médiévale, Tolède, pont entre l'Orient et l'Occident... Parviendrait-on à suivre aujourd'hui ce modèle et à rassembler dans un endroit ou un autre des traducteurs de l'Europe tout entière, d'outre-mer également, pour de fructueux échanges ?

En 1977, 1978 et 1979, le directeur de l'Institut Goethe, le baron Marschall de Bierberstein, facilita l'organisation de colloques préparatoires dans lesquels des traducteurs purent travailler selon le modèle de Tolède.

En 1978 fut fondée à Straelen l'Association des promoteurs du Collège européen de traduction. Les fiches accumulées depuis de nombreuses années et non encore exploitées témoignaient des efforts des traducteurs pour se libérer d'un cercle vicieux, d'une fatale nécessité, les rémunérations inadaptées augmentant la pression du temps dans leur travaux et ne leur laissant pas le loisir de tirer les enseignements de leur propre activité, ce qui leur eût permis d'obtenir des conditions meilleures, etc.

Straelen, la ville fleurie de Basse-Rhénanie, ainsi que le Land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie furent les premiers à faire confiance aux traducteurs qui voulaient apprendre les uns des autres ; ils mirent à leur disposition en 1980 un Collège provisoire comportant six bureaux. La deuxième bougie d'allumage pour le développement du Collège fut offerte par la fondation Robert Bosch qui permit de doter l'établissement d'appareils de traitement de textes et favorisa la traduction en français des romans de Theodor Fontane. Les appareils de traitement de textes ont considérablement simplifié la procédure de saisie des données sur la traduction dont nous avons parlé.

Un utilisateur de ces appareils qui désire participer à l'échange n'a plus besoin de remplir une fiche avec des références inutiles. Il tape sous le texte à traduire qui apparaît à l'écran la formule linguistique qu'il propose dans la langue d'arrivée et si cette formule n'est pas satisfaisante, il passe à la suivante jusqu'à ce qu'il trouve la solution convenable. Le cas échéant, il tire sur le champ la leçon du processus qui reste visible ; pour ce faire, il indique, à côté de la difficulté incluse dans le minicontexte, la solution munie d'un bref raccord au texte et, s'il y a lieu, d'un commentaire succinct. Plus tard, le texte prêt pour l'impression est séparé du « commentaire instantané » et l'on sait, mieux que cela n'avait été possible jusqu'alors, ce qui a été réalisé entre les lignes, entre la langue d'origine et la langue-cible.

La comptabilité en partie double que l'on s'efforce ainsi d'établir n'en est encore qu'à ses débuts. Cependant, dans ces dernières années ont été traduites à Straelen : en français des œuvres de Theodor Fontane, en allemand de Jules Renard, en français de Peter Huchel, en allemand de Victor Ségalen, en français d'Arthur Schnitzler, en allemand de Jean Giono, en français de Siegmund Freud, en allemand de Valery Larbaud, en français d'Uwe Johnson, et, en allemand, des ouvrages de Pierre Gaspar, Geneviève Serreau, Daniel Boulanger, Jacques Stephen Alexis, etc. Dans bien des cas, il a été possible de consulter sur place des spécialistes de leur langue maternelle.

Dans le cadre de nos efforts pour une traduction transparente, après un travail sur un texte en prose de six pages (*Le bonheur de l'homme*, de Nathalie Sarraute), sur 116 observations de travail, 21 ont été sélectionnées comme communicables, c'est-à-dire trois bonnes inscriptions par page, ce qui peut signifier que si de telles constatations n'étaient pas faites lors de la traduction d'un roman de deux cents pages équivalentes, ce sont les fruits de 600 efforts particuliers qui seraient vraisemblablement tombés dans l'oubli et se seraient perdus à jamais.

Un seul exemple tiré du texte précité : il y est dit que la vie est « fluidité, mouvance, écoulement », ce qui a été rendu par « Vergehen, Verfließen, Verrinnen », c'est-à-dire par trois infinitifs substantivés à particules inséparables (qui ont ici une fonction de liaison), selon une gradation passant du conceptuel « Vergehen » à un « Verfließen » plus imagé, puis au poétique « Verrinnen », variante d'énumération qui peut servir de modèle.

Les données fournies par les traducteurs littéraires qui pratiquent l'auto-observation ne sont cependant pas comparables avec la minutie des analyses traductionnelles qu'a présentées en 1986 Hans-Peter Krings sous le titre : *Was in den Köpfen von Übersetzern vorgeht* (Ce qui se passe dans la tête des traducteurs). Dans cet attrayant ouvrage, diverses traductions de deux pages de texte seulement sont analysées de façon si exhaustive que ce traité d'environ cinq cents pages est une véritable « computer-tomographie » des processus translationnels suivis par les huit personnes ayant participé à l'expérience.

Sans doute ne faut-il pas pour autant placer trop d'espérances dans l'avenir de la traduction transparente. Valery Larbaud qui, voilà déjà quarante ans, dans son ouvrage *Les livres consulaires*, invitait la corporation traductrice à faire truffer ses dictionnaires de pages blanches afin de pouvoir y noter toute sorte d'informations sur les mots, puis de léguer les ouvrages enrichis de ces compléments à quelque société d'études ou quelque institution scientifique, ce même Valery Larbaud à qui les traducteurs doivent tant de conseils utiles écrivait déjà, de façon plutôt résignée : « même si nous encartions ainsi nos dictionnaires bilingues de pages blanches, ce serait bien le diable que nous y notions la moindre chose ». Vraisemblablement, la route menant de la notation des trouvailles à leur exploitation et à leur stockage était-elle encore trop longue en ce temps-là.

Au Collège européen des traducteurs, entre Meuse et Rhin, plusieurs glossaires tirés de divers traducteurs et traductions ont pu être engrangés, « stockés », comme disent les techniciens. (Les modifications qui interviennent trahissent dans chaque cas le contexte dans lequel les formules proposées étaient valables.)

Le travail sur *Enfance*, de Nathalie Sarraute, a fourni un butin de plus de trois cents références lexicographiques qui représentent le choix effectué par plusieurs traducteurs sur un nombre beaucoup plus important de fiches et qui ont fait l'objet d'une brochure imprimée. La collecte, le tri et la systématisation d'observations sur la traduction ne se font pas seulement au niveau du vocabulaire, mais touchent aussi les phénomènes beaucoup plus complexes

de la construction syntaxique et de la prosodie. En fin de compte, le point le plus important de cette recherche devrait être de déterminer les particularités de styles individuels. Si l'on parvenait, au Collège des traducteurs, à détecter principalement les phénomènes textuels spécifiques à chaque auteur et à les rendre disponibles, on aurait ainsi créé une base solide pour une collaboration féconde avec les linguistes d'autres institutions.

L'écrivain Claude Esteban, qui est aussi traducteur, regrette dans son essai *Traduire* que, de tout temps, les traducteurs littéraires n'aient guère communiqué quoi que ce soit « sur leur démarche, les critères qu'ils ont adoptés, la cohérence ou l'incertitude de leur façon de procéder ». De la traduction de la Bible jusqu'à telle brillante version de l'*Anabase*, c'est le même silence à peine interrompu, la même prudence mesquine qui vise à ne rien laisser apercevoir de ce qui est le secret d'une création renouvelée.

Henri Meschonnic, traducteur et théoricien de la littérature, constate dans sa *Poétique de la traduction* : « Notre époque, par l'accent qu'elle met sur les problèmes épistémologiques, fait que le traducteur doit, plus qu'avant, rendre des comptes ». Et Pierre Dumayet, présentateur estimé d'émissions littéraires à l'époque des pionniers de la télévision, déclarait en novembre 1986, lors des Troisièmes Assises de la traduction littéraire en Arles, qu'on devrait écrire le « Journal de la traduction ».

Sur les rives du Rhin et du Rhône, comme jadis au bord du Tage et bientôt à Tarazona sur l'Èbre, des établissements spécialisés peuvent être utilisés pour cultiver et développer un échange permanent d'expériences entre traducteurs littéraires européens, reposant sur la pratique de la traduction transparente. Pour que ces collèges, auxquels l'École de Tolède a servi d'exemple, ne deviennent pas châteaux en Espagne, il faudrait qu'à Arles et Straelen des bourses annuelles (deux du côté allemand, deux du côté français) permettent de travailler de façon permanente à constituer la réserve d'équivalences linguistiques au service des traducteurs.

Un travail exemplaire et fécond inciterait à l'imitation dans d'autres pays européens et étrangers. L'amélioration de la qualité des traductions étant chose difficilement mesurable, c'est seulement en conservant trace des efforts accomplis dans ce domaine qu'on disposera d'un indicateur indirect révélateur d'une évolution positive et qu'on assurera ainsi à la longue la survie des Collèges de traducteurs.

Traduit de l'allemand par
Jean Malaplate